

PRÉSENTATION

Maurice Blanchot et la littérature en désastre

En 2020, on célèbre les quarante ans de parution du livre *L'Écriture du désastre* de l'écrivain français Maurice Blanchot. Inspiré par le désir de profiter de l'occasion pour un retour à son importante parole, ce numéro 51 de la revue *Gragoatá* se consacre à une immersion dans la pensée philosophico-critique et dans les récits de Blanchot, à partir de l'idée de *désastre*, pensé non pas (ou non pas seulement) en son aspect négatif de catastrophe ou de ruine, mais surtout du désastre en tant que figure/processus/performance de l'inachèvement et de l'impossibilité entrevue dans toute expression de l'écriture littéraire ou même philosophique. C'est aussi, d'ailleurs, visant ces aspects que son contemporain Georges Bataille élabore le projet paradoxal d'un *non-savoir*, avec lequel s'établit une aigüe et urgente interlocution entre les deux écrivains autour de la nécessité de s'orienter autrement dans la pensée au XXe siècle, non épuisée par le changement de siècle.

L'importance que le *fragment* assume dans le contexte de cette discussion vient renforcer l'idée de l'inachèvement comme la condition même de la pensée dans son expression la plus dépouillée et la plus puissante, en marge des visions systématiques qui constituent le sol philosophique traditionnel sur lequel il importe de trancher. Ainsi, dans l'œuvre de cet auteur qui s'entretient infiniment avec des écrivains emblématiques de la modernité littéraire française et allemande tels que Baudelaire, Rimbaud, Mallarmé, Hölderlin ou Rilke et qui, d'autre part, profondément cosmopolite, ne cesse de méditer la lecture de Kafka et s'oriente vers un dialogue avec des penseurs du judaïsme, surtout Levinas, on poursuit à la recherche d'un *ailleurs*, d'un *dehors*, d'une histoire et d'une éthique *autres* dont la définition et l'exigence se sont de plus en plus affinées. Ainsi qu'il arrive chez Jacques Derrida, qui non par hasard a consacré deux livres importants à Blanchot (*Parages*, en 1986 et *Demeure*, en 1998), la vision de l'éthique

comme l'indéconstructible, impactée par la pensée de Levinas, aimante toute lecture postérieure de ses écrits.

Cherchant à saisir et à discuter les complexes rapports entre toutes ces sources et l'œuvre de Blanchot, et aussi bien entre celle-ci et les lectures critiques qu'elle a rendues possibles, ce numéro apporte une diversité d'approches significative, allant de l'interrogation de concepts fondamentaux pour le travail de cet auteur jusqu'à l'établissement de dialogues entre ses propositions et des œuvres littéraires les plus diverses, considérant aussi bien ses propres incursions dans l'écriture de fiction.

Ouvrant le numéro, l'article de Leslie Hill [Le jour le plus jeune] traite, à partir des fragments de *L'Écriture du désastre* et d'autres écrits de Blanchot, du rapport entre l'histoire (ou l'autre histoire), ses ruptures et le *désastre*. Pour élaborer ce rapport, Blanchot a recours à des auteurs tels que Wittgenstein, Hölderlin, Kafka, Melville (surtout *Bartleby, le scribe*) et Levinas; s'appuyant sur eux, et dans la situation délicate de penser le messianisme depuis sa position d'intellectuel extérieur au milieu juïque, il élabore donc sa pensée sur l'aporie messianique, cherchant à comprendre son rapport avec le totalitarisme et établissant une comparaison entre le legs de la pensée juive et celui de la culture grecque classique, traditionnellement exaltée en tant que le berceau de la civilisation.

L'article suivant, de Eclair de Almeida Filho et Amanda Mendes Casal [Joie sceptique pour le désastre], essaie de rapprocher le *désastre* et l'exigence fragmentaire du scepticisme et ses procédés: retour, répétition, *ressassement* – pour employer l'expression chère à Maurice Blanchot. D'une façon diverse du parcours du deuil, ou de sa frustration et son impossibilité dans la mélancolie, le scepticisme, ou la joie sans rire, et d'autres tricheries du neutre imposent la méfiance sur le dire.

Le troisième article, de Piero Eyben [Écrire ce qui précède à la ruine – désastre et suicide chez Blanchot], propose la discussion de la question, marginale dans l'œuvre de Blanchot, du suicide comme élément constitutif de l'écriture et de la notion de *désastre*. Une non-dialectique s'impose dans ce contexte, puisque Blanchot travaille avec l'idée que la mort et le mourir rendent la littérature possible, n'excluant pas le suicide qui, comme on essaie de démontrer dans l'article, travaille aussi dans l'hétéronomie de la passivité. L'écriture, donc, en vient à être comprise comme une pensée ruinée, une

approche de la responsabilité non ontologique, mais hantée depuis son origine par sa *hantologie*.

Ensuite, l'article de Davi Andrade Pimentel [Maurice Blanchot: réflexions (en désastre) sur *Aminadab*], à partir de l'analyse de ce récit de Blanchot, lance quelques réflexions autour de l'idée de *désastre* présentée par l'écrivain lui-même dans *L'écriture du désastre*. Le but de ce dialogue est d'observer comment ce livre en désastre reprend, réaffirme et resignifie une grande partie de la pensée blanchotienne sur la littérature que l'on peut suivre au long de sa trajectoire littéraire, aussi bien critique que fictionnelle.

Le cinquième article, de Marcelo Reis de Mello [Stéphane Mallarmé et Paul Celan: témoins du désastre], investit la productivité de la notion de *désastre* de l'écriture pour la lecture de la poésie de Mallarmé et de Celan. A cette fin, on part de la différenciation radicale faite par Mallarmé entre un texte qui informe sur les événements quotidiens à une vitesse insaisissable (le journal) et un texte qui résiste à assumer une forme fermée, se proposant à la cadence du regard et de la lecture, en constellant les signes – en les désastrant – et se présentant lui-même comme désastre (la poésie), qui peut être pensé, avec Shoshana Felman, dans sa dimension testimoniale indissociable de la “brisure d'un monde”.

Le sixième article, de Cid Ottoni Bylaardt et Márcia de Mesquita Araújo [Blanchot, Heidegger: inspiration pour lire un poème de Henriqueta Lisboa], fait une lecture/écoute du poème “Rose pleine”, de Lisboa, soutenue par les pensées de Blanchot et de Heidegger, parmi d'autres, ayant pour but de montrer que le signe poétique est instable, plein de lacunes et de possibilités, configurant le désastre blanchotien, qui parle pour l'oubli ou pour le silence, et rendant impossible d'établir une correspondance sûre pour les images poétiques, une association transparente entre les symboles et la charge culturelle qui les enveloppe.

Le pénultième article, de Arnaldo Rosa Viana Netto [L'écriture *cyborg*: un bricolage (im)possible? Le (dés)astre: une genèse pour l'écriture? Un dialogue discursif entre Maurice Blanchot et Réjean Ducharme], tisse un dialogue fécond entre les propositions de *L'écriture du désastre* et l'écriture fragmentaire de l'auteur québécois, prenant pour point de départ l'ouvrage *La fille de Christophe Colomb*, ce qui démontre l'extrême actualité

du livre de Blanchot, ainsi que sa pertinence pour soutenir la lecture d'œuvres paradoxales, où le désastre semble être ce qui met une limite à l'expression, mais se découvre aussi comme ce qui permet d'engendrer des inversions herméneutiques et d'aller au-delà d'une conception bavarde de la littérature, réinventant l'histoire (de la colonisation, de la famille, de la religion) par une diction capable de prendre en charge des expériences déroutantes comme celles qui nous font face dans la contemporanéité.

Le texte qui clôt le volume, de Susana Kampff Lages [Le des-astre de la traduction: Blanchot relu depuis Kafka], consiste à expérimenter la traduction d'extraits choisis d'essais sur l'auteur Franz Kafka, écrits au long de plus de vingt ans par Blanchot, accompagnée d'une présentation. On cherche, par ce biais, à exposer l'affinité entre les deux auteurs, surtout en ce qui concerne leur rapport à l'écriture littéraire et l'importance de la mort comme élément de resignification des textes.

Persuadés que l'œuvre multiple de Maurice Blanchot reste capable de correspondre à nos perplexités, car la densité et la précision de son langage offrent la possibilité de déployer ses questions en de nouvelles questions, nous invitons les lecteurs à partager les réflexions apportées par les chercheurs en réponse à l'appel de ce numéro, avec lequel nous rendons notre hommage à *L'Écriture du désastre*, livre infini, qui ne cesse de nous interpeller.

Nous vous souhaitons une bonne lecture.

Christophe Bident
Paula Glenadel
Editeurs invités